

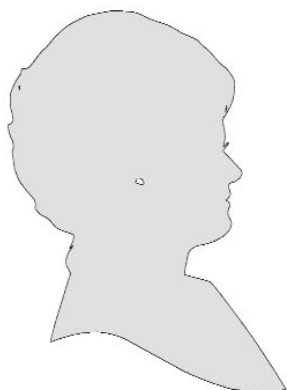


Café-Philo "interface"

Éphémérides philosophiques...

Tant que nous ne pourrons pas échapper à la pensée binaire, les bons et les méchants, on ne fera pas progresser les Lumières. Pour cela, il faut admettre le clair-obscur. Voyez le drame des chrétiens d'Orient, les grands oubliés de notre manichéisme domestique.

R. Debray. in *Nouvel Obs.* 21,12 2006



Philosophie de la rupture

4 - Les Lumières

Thème du mardi du 20/03/2007

Ce soir, en guise d'apéritif philosophique, je partirai d'un numéro spécial du *Nouvel Observateur*, daté de janvier 2007, consacré au siècle des Lumières en France. Ce qui est aussi une façon de revenir à Kant, puisqu'il fut le chantre de l'*Aufklärung*, *Les Lumières* allemandes.

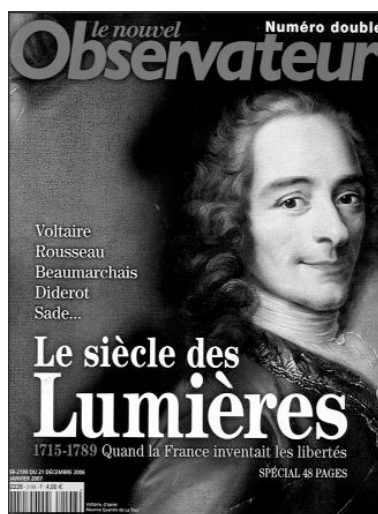
Vous vous rappelez que pour Kant, ce qu'il appelle la révolution copernicienne (de l'esprit) n'aurait pas été possible sans la révolution copernicienne au sens propre, celle de Copernic, Galilée, Newton. Révolution scientifique qui substitue à l'univers harmonieux et clos des anciens – *cosmos*, en grec, signifie à la fois "univers" et "harmonie" – un monde chaotique, situé dans un espace et un temps dépourvus de limites, de signification et de repères.

Selon Luc Ferry, et je reviens à lui pour la dernière fois (*Vaincre les peurs*, pages 73 et 74) la cosmologie grecque ancienne présente un monde ordonné et hiérarchisé, un peu comme un organisme, un monde dans lequel

chacun possède un lieu naturel, une place qui lui revient en fonction de sa nature propre. Voilà pourquoi c'est aussi, sur le plan politique, un univers foncièrement aristocratique ; un monde dans lequel les meilleurs doivent être en haut et les moins bons en bas – ce pourquoi la démocratie grecque s'accommodait parfaitement de l'esclavage.

Avec la révolution scientifique moderne, au contraire, on n'a plus cette hiérarchie et cet ordonnancement : place est faite à la liberté individuelle souveraine, et donc, selon Ferry, « la révolution scientifique est porteuse de principes démocratiques ». Eric Deschavanne dit aussi, dans le Hors-Série de *Point*, de septembre-octobre, que la pensée de Kant « constitue l'un des éléments du programme de la modernité démocratique ».

Pourquoi ? Parce que Kant est le chantre de l'autonomie de l'homme. Dans un texte célèbre datant de 1783, il définit ainsi *Les Lumières* : « *Les lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est*





l'incapacité de se servir de son propre entendement sans la conduite d'un autre ... Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières ».

Venons-en au numéro du *Nouvel Observateur*.

La question qu'il pose, sans vraiment la résoudre, est de savoir si, en France, la philosophie des *Lumières* est responsable de la Révolution française, et, par delà, des totalitarismes qui se sont inspirés d'elle. La question est matière à débat et je me garderai bien de me prononcer, vous laissant seulement quelques éléments.

C'est un fait que Robespierre se réclamait de Rousseau et de sa notion de *volonté générale*, pour obliger les individus à une singulière liberté, qui s'est épanouie dans le terrible oxymore de la Révolution française, « *le despotisme de la liberté* », et, finalement, dans la *Terreur*. C'est un fait que Lénine était un fervent lecteur de Rousseau. Mais c'est un fait, aussi, qu'aucun philosophe des *Lumières* n'a programmé la Révolution.

Deux thèses s'affrontent. Celle de Madame de Staël, pour laquelle, si la Révolution est arrivée en France, ce n'est pas parce qu'il y avait trop de *Lumières*, mais parce qu'il n'y en avait pas assez. La faute n'est ni à Voltaire, ni à Rousseau. D'autres, dans le même sillage, comme Julien Gracq, pensent que les philosophes des *Lumières*, non seulement n'auraient pas voulu la Révolution, mais ne l'ont pas prévue : « *Ce siècle qui a tout éclairé et rien deviné : ni la Révolution, ni la nation, ni la guerre* ».

Il y a une autre thèse, celle de ceux qui, à la suite de l'école de Francfort, contestent les *Lumières* et y voient l'origine du déferlement des barbaries modernes.

Pourquoi ?

Adorno et Horkheimer expliquent, en 1946, dans *La dialectique de la raison*, que *Les lumières* ont débarrassé la raison de ses valeurs transcendantes. Mais ainsi débarrassée, la raison devient purement instrumenta-

le et justifie qu'on se donne ses propres fins, et tous les moyens nécessaires pour y parvenir. Ainsi si Sade, écrivain du XVIII^e siècle, trouve son plaisir à torturer autrui, il n'y a aucune raison supérieure pour qu'il se l'interdise.

Un autre argument est que les *Lumières*, et la Révolution à leur suite, ont signifié la ruine de toutes les institutions qui encadraient, formaient et protégeaient les individus. L'individu s'est retrouvé nu face à l'Etat, et donc à sa merci. C'est l'esprit de la loi Le Chapelier, qui en 1791 supprime les corps intermédiaires. « *Il n'y a plus de corporation dans l'Etat ; il n'y a plus que l'intérêt particulier de chaque individu et l'intérêt général ; il n'est permis à personne d'inspirer au citoyen un intérêt intermédiaire, de le séparer de la chose publique par un esprit de corporation* ».

André Gluckmann, dans *Les maîtres penseurs*, commente : « *Les Lumières préparent 89 en cassant les rapports naturels qu'un peuple entretient avec l'environnement, ses traditions, ses autorités d'Ancien Régime* ».

C'est aussi la pensée de l'historien François Furet, qui reprend la critique de l'homme abstrait conduisant à la *Terreur*. C'est encore celle d'Hannah Arendt : « *Les mouvements totalitaires avaient moins besoin de l'absence de structure d'une société de masses, que des conditions spécifiques d'une masse atomisée et individualisée* » (*Les origines du totalitarisme*).

Enfin, je finirai sur l'intervention de Régis Debray, qui vient de faire paraître, chez Gallimard, un livre intitulé *Aveuglantes lumières, Journal en clair-obscur*. Pour lui, le triomphe de la raison, au XVIII^e siècle français, a son envers ténébreux. Il laisse des zones d'ombre : la croyance, l'appartenance, la violence. Debray rejoint la pensée d'un Nietzsche sur un « *XVIII^e siècle débilement optimiste* », coupable d'avoir « *enjovivé et rationalisé l'homme à l'excès* ». Et d'un Maurice Clavel : « *L'homme est clair-obscur. Les lumières, c'est cela l'obscurantisme* ».

Danièle Masson